Pratiques

Linguistique, littérature, didactique

179-180 | 2018

Poésie et langue : aspects théoriques et didactiques

Réponse

Irène Gayraud

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4691>

DOI : 10.4000/pratiques.4691

ISSN : 2425-2042

Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

Référence électronique

Irène Gayraud, « Réponse », *Pratiques* [En ligne], 179-180 | 2018, mis en ligne le 31 décembre 2018, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/4691> ; DOI : 10.4000/pratiques.4691

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

Réponse

Irène Gayraud

- 1 1. Je vous sais gré d'avoir choisi d'interroger des poétesses, car il me semble important de féminiser l'image du poète, et par ailleurs de lui redonner une forme de vitalité en rappelant qu'il y a tant et tant de poètes vivants (ce dont les élèves et les étudiants s'étonnent encore et toujours).
- 2 Vivre en poète, ou en poétesse, ne se résume pas pour moi à écrire de la poésie. Mais ce n'est pas non plus, ou pas exactement, simplement vivre. C'est vivre en voyant dans les choses et les êtres (certaines choses et certains êtres, lors de fulgurances difficilement saisissables, et dont la poésie tente la parole) la possibilité, le désir d'une signification – qui n'est pas nécessairement élucidation, qui peut être densification (je pense au mot allemand de « *Dichtung* », qui signifie à la fois « poésie » et « densification ») ou même opacification –, la possibilité d'un sens à créer dans et par le langage. La poésie faisant advenir cette possibilité ou ce désir par la langue, tentant de faire signifier ce qui est là (et échouant souvent, mais la poésie se tient aussi dans cet échec à faire signifier le monde, car le sens, sans cesse, s'échappe et s'efface), elle est pour moi une intensification de la vie, d'où elle puise son existence.
- 3 2. La langue, matériau même de la poésie – et de toute littérature – se travaille chez moi avant tout à l'oreille. Il y a là un héritage de mon apprentissage, depuis l'enfance, de la musique, qui fait que le poème est avant tout matière sonore et rythmique. Je ne peux écrire un poème ou un texte sans le parler, le dire à haute voix, pour l'écouter et tenter de sentir comment il sera entendu – et donc, également, compris. Mon rapport à la langue est véritablement physique, charnel ; le corps est traversé et enveloppé par la langue, il est mu par ses rythmes, vibré par ses sonorités. J'attends du lecteur, s'il le veut bien, qu'il écoute mon poème (silencieusement ou en le lisant à voix haute), car beaucoup de son sens se tient dans ce qu'il dit à l'oreille.
- 4 Tout poème, en cela qu'il déplace la langue, qu'il la meut, – non pas gratuitement, mais parce que c'est la condition de la diction si difficile de l'expérience, qui ne peut être dite autrement – fait vivre au lecteur un ébranlement profond de ses repères, de ses repères de langue. C'est dans cet ébranlement que peut, parfois, s'ouvrir soudain un accès au poème et, au delà de lui, à ce qu'il tente de dire, de rendre présent.

- 5 3. La poésie est un moyen d'exploration qui approfondit ce qui est présent et qui perce (qui tente de percer) ce qui résiste, ce qui est absent ou absenté ; elle permet une expérience du monde là où celui-ci se donne, mais aussi là où il se dérobe. Elle est aussi pour moi un secours inaliénable – un recours indispensable – face aux difficultés de la vie : elle permet une forme de sublimation des expériences douloureuses (ou heureuses, aussi) car elle crée la possibilité de les com-prendre (de les prendre avec soi) autrement, par des biais nouveaux, de les rendre, encore une fois, signifiantes. Grâce aux mots, la poésie redessine l'expérience et la rend véritablement propre et vitale.
- 6 Seuls l'écriture, l'amour et la musique peuvent conduire, chez moi, à une intensification absolue de l'expérience du monde, qui passe par une extase, une sortie hors de soi, concomitante d'une exploration intime.
- 7 4. Je crois que, dans le milieu scolaire, un premier pas essentiel serait d'ouvrir les élèves à l'imaginaire des mots eux-mêmes. En général, l'imaginaire des élèves est d'une grande ouverture – ils sont lecteurs ou spectateurs de fictions qui inventent des univers souvent très riches et complexes – mais leur manque l'imaginaire des mots. Penser les mots en les libérant de leur sens, en jouant, par exemple, sur leurs sons (voir que le mot « bateau » peut aussi, si on le souhaite, signifier « bas, tôt », ou « bats tôt » ou « battent, oh ! » ou encore « battent eau ») ouvre des potentialités imaginaires et créatives infinies. Peut s'opérer alors une forme de désacralisation du langage qui pourrait encourager les élèves à pousser des portes ouvrant sur des pièces méconnues, où batifolent des sens nouveaux.
- 8 Définir l'imaginaire est une tâche ardue. Ce serait, pour moi, tout ce qui décolle du réel pour mieux y revenir et le densifier, l'intensifier, le faire signifier autrement. Dans ma poésie en vers, je tente de reconstruire un lien avec une forme d'imaginaire mythique, primordial, élémentaire, tellurique, pour essayer d'être dans un rapport de participation pleine au monde. C'est paradoxalement par l'imaginaire qu'il me paraît possible d'être pleinement là, d'être pleinement au monde. Dans ma poésie en prose, l'onirique, le monde des rêves, les métamorphoses sont essentiels car ils induisent dans le réel une sorte de volte qui en révèle l'envers – et donc, paradoxalement toujours, l'endroit, car le tissu qui possède deux faces est tissé d'un même fil courant de l'une à l'autre.
- 9 5. Les lectures publiques sont absolument essentielles pour moi, parce qu'elles sont liées à ma conception auditive de la poésie, et parce qu'elles permettent un rapport vivant avec le public et plus généralement avec autrui. Le poème, pour vivre, doit selon moi s'incarner dans une voix (celle du poète ou celle du lecteur, peu importe), qui donne vie au corps physique du poème (bâti de mots devant s'incarner) et qui nous rappelle qu'il est une création humaine, donc partageable.
- 10 Lors des lectures s'établit parfois avec le public un rapport d'une surprenante intimité, comme si la voix, sa chaleur, ouvrait un accès aux textes que la froideur de la page ne permet pas. Je tente toujours, en lisant, de dire le poème au public tel que je l'entends en moi, avec toute la mise à nu que cela comporte. Rien de plus difficile que de lire un texte à soi en public, car le soi s'offre à l'écoute de tous au moyen de la voix, qui provient elle-même de l'intérieur du corps, du plus intime de soi. On reconnaît l'autre à sa voix, mais on ne connaît pas sa propre voix : lorsqu'on lit un poème en public, on projette vers lui notre voix (notre intériorité la plus inconnue) en train de dire un poème qui est absolument nous sans plus nous appartenir, car on ne le connaît jamais vraiment non plus, et qu'il commence à vivre hors de nous, dans autrui, sa vie propre. Ce phénomène,

aussi étrange et bouleversant qu'il soit, n'en est pas moins un plaisir véritable, fait à la fois de lien intime avec soi et de dépossession de soi par ce qui est donné au public.

- 11 6. Un de mes plus beaux projets didactiques a été de créer, à l'antenne universitaire de Beauvais (rattachée à l'Université de Picardie), des ateliers d'écriture poétique pour des étudiants de Licence. Certains étudiants y ont participé sur deux ans, et ont développé au fil des ateliers un rapport différent à la poésie : loin de la voir comme un monde inaccessible, intouchable ou réservé à d'autres, ils se sont approprié les mots et les expériences qu'ils tentaient de dire. L'effet de ces ateliers a dépassé ce que j'avais imaginé : les étudiants ont commencé à publier des poèmes dans le journal de l'université, une représentation théâtrale montée à partir des textes écrits a eu lieu, et certains ont continué, par la suite, à écrire de la poésie. Je crois que le travail hebdomadaire sur les mots et sur les liens qu'il est possible de tisser entre l'expérience du monde et les mots a transformé à la fois leur et ma manière d'aborder l'écriture : je devais penser à des solutions pédagogiques pour les amener à écrire, puis à lire leur texte au groupe, puis à le retravailler – opérations intimidantes et risquées s'il en est – ce qui m'a conduit à imaginer de nouvelles manières de mettre en route l'écriture. Après les attentats du 13 novembre 2015, la poésie est venue comme naturellement au secours de ces étudiants désespérés, et plusieurs poèmes d'hommage aux victimes, véritablement émouvants, ont ainsi vu le jour et ont été rassemblés en un petit livret. Ces deux années d'ateliers ont ainsi montré que la poésie était, pour certains étudiants, devenue vitale.

BIBLIOGRAPHIE

Trois recueils de l'auteure publiés :

GAYRAUD, I. (2014). *À distance de souffle, l'air*. Béziers : Éd. du Petit Pois.

GAYRAUD, I. (2016). *Voltes*. Neuilly : Éd. Al Manar.

GAYRAUD, I. (2017). *Point d'eau*. Nantes : Éd. du Petit Véhicule. [Avec des photographies de Raphaël Lucas.]

Deux recueils récents recommandés :

CAMPANA, D. (2016). *Chants orphiques et autres poèmes*. Trad. de l'italien par I. Gayraud et

C. Mileschi. Paris : Points.

CHRISTENSEN, I. (2013) [1981] *Alphabet*. Trad. de J. et K. Poulsen. Paris : Ypsilon éd.